

— Je comprends...

— Restent les verrous... Ils sont en quelque sorte soudés par la rouille, mais avec quelques gouttes d'huile on en aura facilement raison... Tu t'occuperas cette nuit de démonter la serrure de manière à ce que les voisins ne puissent surprendre ton opération.

— Ceci n'est point à craindre... répliqua Lartigues en désignant à gauche et à droite les hautes murailles des maisons voisines. Aucune fenêtre ne donne sur le jardin... il n'y a que des jours de souffrance garnis de grillages...

— A travers ces jours de souffrance un œil curieux peut observer... Toute précaution est bonne à prendre... Fais ce que je te dis...

— Je le ferai...

LV

— La porte s'ouvre de ton côté, ce me semble... reprit le faux abbé Méryss.

— Oui, répondit Lartigues, mais les lierres qui la couvrent aux trois quarts l'empêcheront de se mouvoir...

— Au premier jour de dégel tu feras planter ici une demi-douzaine de sapins haut de deux mètres... Ils masqueront l'entrée. Tu reporteras les lierres à droite et à gauche de la porte, et tout sera dit...

— Tout cela est très bien combiné, répondit Lartigues en souriant. Mais tu oublies une chose...

— Laquelle ?

— C'est qu'une fois dans le jardin du pensionnat, il faudrait en sortir... Comment s'y prendre ? As-tu un moyen ?

— Pas encore... Pour trouver ce moyen et pour être à même de te l'indiquer, il faut que j'aie visité le pensionnat.

— Visite-le donc le plus tôt possible.

— Oh ! dès aujourd'hui...

— Sous quel prétexte ?

— Que cela ne t'inquiète pas... Le costume ecclésiastique dont je suis revêtu doit me donner un accès facile dans la maison...

— Viendras-tu me voir après ta visite ?...

— Sans le moindre doute, afin de te communiquer les renseignements recueillis par moi.

Verdier se dirigea, suivi de Lartigues, vers la porte de sortie.

Au moment de l'atteindre il se retourna.

— Souviens-toi de mes conseils, dit-il, et médite-les sérieusement... Tiens-toi sur tes gardes avec Maurice.

— Positivement ce jeune homme te semble dangereux ?

— Il peut le devenir...

— Alors qu'on le supprime... Je sacrifierais tout à notre sûreté si je la voyais compromise, mais dans ce cas le sacrifice me coûterait beaucoup, car je me sens pris de sympathie pour ce garçon... Je voudrais en faire un élève digne de nous... il le deviendrait grâce à nos leçons...

— Les leçons de prudence sont les seules dont il ait besoin, répliqua Verdier. Pour tout le reste il est complet. Je ne songe nullement à le supprimer, quant à présent du moins. Il nous tient... subissons-le... Laissons-le d'abord agir... Nous le verrons à l'œuvre et nous le jugerons... Demain j'aurai sans doute une réponse à ma lettre. J'ai hâte de savoir ce que pense Michel Brémont de notre nouvel associé...

— Comme toi j'attends cette lettre avec impatience.

Les deux hommes avaient atteint la porte de sortie donnant sur la rue de Suresnes.

— A tout à l'heure... dit le faux abbé. Je vais au pensionnat... L'institutrice se nomme bien Mme Dubief ?...

— Mme Dubief, oui...

Verdier sortit et Lartigues referma la porte derrière lui.

* * *

L'ex architecte Ludovic Bressolles s'était occupé sans perdre de temps de cette frêle et gracieuse Simone, dont le doux visage pâle et la résignation dans la souffrance avaient donné au peintre Gabriel Servet

l'idée du tableau qu'il destinait à la prochaine exposition.

En quittant l'atelier de la rue Vavin, Marie pria son père de la conduire immédiatement chez Mme Dubief, afin de lui parler de sa protégée.

Les désirs de Marie étaient des ordres pour Ludovic Bressolles.

Il remonta en voiture et donna au cocher l'adresse du pensionnat, rue de la Ville-l'Evêque.

La place de lingère de l'institution se trouvait toujours vacante, Mme Dubief ne voulait point donner cet emploi à la première venue n'offrant point de suffisantes garanties.

Il s'agissait d'un poste de confiance.

L'honorabilité de la titulaire de ce poste devait être affirmée par des recommandations de premier ordre.

En attendant que quelqu'un se fût présenté, offrant ces garanties et munies de ces recommandations, une sous-maitresse surveillait la lingerie, et c'était là une grosse besogne, nos lecteurs le comprendront sans peine quand nous aurons dit que l'établissement de Mme Dubief contenait en ce moment plus de cent soixante jeunes filles.

La maîtresse de pension, heureuse de recevoir une de ses élèves préférées en compagnie de son père qu'elle estimait beaucoup, demanda gracieusement si elle serait assez heureuse pour pouvoir leur être agréable.

M. Bressolles développa sa requête et le fit dans les termes les plus chaleureux.

A cette pressante recommandation Marie joignit sa touchante prière et, les mains jointes, les yeux humides, trouva sans les chercher des paroles pleines d'une émotion communicative.

Mme Dubief n'eut pas une minute d'hésitation et promit de voir aussitôt que possible la jeune fille dont on lui parlait.

— Aujourd'hui même elle recevra une lettre de moi... ajouta-t-elle.

Le père et l'enfant remercièrent cordialement la maîtresse de pension et partirent enchantés.

Aussitôt rentrée, Marie écrivit quelques lignes à sa protégée.

Elle lui rendait compte du résultat de l'entrevue et lui annonçait un billet de Mme Dubief.

Ce billet ne se fit point attendre.

L'institutrice pria l'ouvrière de se présenter rue de la Ville-l'Evêque le lendemain.

Simone pouvait à peine croire à ce bonheur si soudainement venu.

Elle se sentait comme réchauffée par cette protection inespérée qui s'étendait sur elle à l'improviste.

Pour la première fois depuis qu'elle était au monde elle entrevoyait la possibilité d'une vie calme, d'une existence tranquille, exempte de toute lutte, de tout souci.

Le lendemain arriva.

A l'heure indiquée par la lettre, Simone, après s'être habillée de ses meilleurs vêtements, prit à pied le chemin du pensionnat.

Physiquement, elle était bien faible encore. La violence de son émotion la faisait trembler.

Plus elle approchait de la demeure de Mme Dubief, plus elle sentait son émotion grandir et son cœur se serrer.

Au lieu du sentiment de joie et d'espoir dont ce cœur aurait dû déborder, elle éprouvait une vague tristesse, une sorte de terreur sans cause.

Un étrange pressentiment l'assiégeait.

Il lui semblait deviner que dans cette maison où un avenir heureux semblait l'attendre, elle serait assaillie par de nouveaux chagrins, en butte à de nouvelles souffrances.

— Tout cela est absurde !... se disait-elle, je deviens folle !...

Et elle s'efforçait, mais sans y parvenir, de chasser ces idées noires.

Elle marchait toujours, cependant.

Enfin elle atteignit la rue de la Ville-l'Evêque et s'arrêta en face d'un grand bâtiment de pierres de taille, d'un aspect imposant mais un peu sombre.

Une large porte cochère, au milieu de laquelle était

percée une porte bâtarde, l'étonna par ses serrures massives et son lourd marteau de fer forgé, à l'ancienne mode, dont on ne se servait plus depuis bien des années et que remplaçait une modeste sonnette.

Elle hésita avant de s'approcher de cette porte pour sonner et se faire ouvrir.

Son hésitation, d'ailleurs, fut courte.

— Que je suis sotté ! ! se dit-elle en haussant les épaules. Pourquoi donc une frayeur absurde de ridicule ?... Je trouverai dans cette maison, si ma bonne étoile m'y fait admettre, le travail, la santé, l'existence honorable et calme que je rêve... Oui, décidément, je suis folle ! !

Et, s'armant de courage, faisant sur elle-même un violent effort, elle sonna.

Presque aussitôt la porte bâtarde s'ouvrit et un homme en habit gris à boutons argentés parut sur le seuil.

C'était le concierge du pensionnat.

Il en devenait aussi le jardinier quand il quittait son habit gris pour endosser une veste de toile, et il excellait à faire pousser des fleurs dans un enclos réservé qu'un treillage séparait du vaste jardin planté d'arbres séculaires.

— Que désirez-vous, mademoiselle ? demanda-t-il à Simone du ton le plus poli.

— J'ai reçu de Mme Dubief une lettre... répondit la jeune fille. Par cette lettre elle m'invite à me présenter aujourd'hui, à deux heures, au pensionnat.

Tout en parlant, Simone tirait de sa poche la missive en question et la présentait au concierge qui l'écarta du geste et reprit :

— Il suffit, mademoiselle... Prenez la peine d'entrer, ma femme va vous conduire auprès de madame...

Puis il appela :

— Dorothee !...

La porte de la porte s'ouvrit.

Une bonne femme d'une cinquantaine d'années, dodue et fraîche encore, se présenta.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-elle.

— C'est mademoiselle à qui Mme Dubief a écrit de venir aujourd'hui à deux heures... Il faut la conduire à madame.

— Tout de suite... Voulez-vous me suivre, mademoiselle ?...

Simone accompagna la bonne femme, fraîche et dodue, tandis que l'homme à l'habit gris retournait s'installer dans sa loge, au coin d'un bon feu, et s'absorbait dans la lecture de son journal.

Dorothee fit traverser à la jeune fille le vestibule de l'hôtel ; puis un vaste salon transformé en parloir, et frappa discrètement à une porte dissimulée dans la tenture.

— Entrez... fit une voix de femme.

La concierge ouvrit et dit :

— Madame, c'est une demoiselle à laquelle madame a écrit...

— Où est cette jeune fille ?

— Ici, madame, avec moi...

— Eh bien ! qu'elle entre...

Dorothee s'effaça pour laisser passer Simone qui franchit le seuil d'une petite pièce servant de bureau, où Mme Dubief vérifiait des comptes.

La femme du concierge se retira en fermant la porte, et la jeune fille resta seule avec la maîtresse du pensionnat.

Simone, en entrant, avait salué d'une manière tout à la fois timide et gracieuse.

Mais son attitude témoignait d'une vive émotion et d'un grand embarras, mais n'offrait cependant aucune gaucherie ridicule.

Elle ne baissait point la tête et elle se contraignit à tourner ses grands yeux si doux vers Mme Dubief, dont les regards rencontrèrent les siens.

L'institutrice était une femme de quarante ans à peine, blonde et pâle, ni jolie, ni laide, et rien ne recommandait sa figure à l'attention, sauf l'expression d'intelligence et de bonté empreinte sur ses traits un peu vulgaires.

Elle plut tout d'abord à Simone.

De son côté, il lui suffit d'un coup d'œil pour juger la jeune fille ; elle fit la part de la timidité, de l'émotion, et son jugement fut absolument favorable.